

15%

C'est la part moyenne du prix d'un livre qui revient à l'éditeur (dépenses publicitaires comprises). La rentabilité moyenne d'un livre Jeunesse pour l'éditeur se situe entre 5 et 6% (sources SNE / KPMG pour *Livres Hebdo*, chiffres 2014).

1154

 (source *Électre*)

C'est le nombre des nouveautés et nouvelles éditions produites pour la Jeunesse en France en 2015. Cela représente 13,8% des nouveautés produites par l'ensemble des éditeurs. En réalité, c'est un secteur subdivisé en 4 registres très différenciés : la fiction et la littérature (3448), le documentaire (1919), l'éveil (3808) les jeux et activités (1979).

Deuxième !

Juste derrière la littérature générale (24,1%), l'édition pour la Jeunesse (13,7%) est le deuxième secteur éditorial en termes de chiffre d'affaires (7% pour l'éveil et la petite enfance, 5,6% pour la littérature, 1% pour le documentaire).

EDITOR/PUBLISHER

En français, le mot éditeur désigne à la fois le chef d'une entreprise d'édition et celui qui assure l'édition d'un livre en tant que salarié.

En anglais, on différencie *publisher* (chef d'entreprise) et *editor* (directeur éditorial ou responsable d'édition qui assure la réalisation d'un programme éditorial).

8315 exemplaires

Tirage moyen d'un livre Jeunesse, chiffre bien supérieur à la moyenne de l'ensemble de l'édition française (5 017 exemplaires) et à la moyenne des tirages en littérature générale (6 341 exemplaires). En bande dessinée, ce tirage moyen est de 10 087 exemplaires.

55

 éditeurs Jeunesse

Le Syndicat national de l'édition compte 668 éditeurs mais le groupe qui rassemble les éditeurs Jeunesse en compte 55.

Il est présidé depuis 2016 par Thierry Magnier et anime un site dédié : deslivrespourlaJeunesse.fr

CEP

Compte d'exploitation prévisionnel. Dans ce document, l'éditeur dessine le profil économique de son futur livre, dont il ne contrôle que 39,5% du prix de vente (5,5% de TVA et 55% de coût de diffusion/distribution ne sont pas dans son périmètre). Quel tirage? Quel prix de vente? Quelles ventes en première année? Quel(s) à-valoir pour le(s) auteur(s)? Quel coût de fabrication à l'exemplaire? Quel investissement marketing? Chacune de ces informations joue comme un levier pour équilibrer le compte : si on monte le tirage, le coût à l'exemplaire baisse, si on augmente le prix de vente, le résultat s'améliore, tout comme si on anticipe des ventes à l'international ou des droits de publication au format de poche... C'est un instrument de pilotage capital pour l'éditeur.

Thierry Magnier

éditeur

Après un parcours professionnel aussi tortueux que cohérent, Thierry Magnier est aujourd'hui président du groupe Jeunesse du Syndicat national de l'édition. De la chaîne du livre, il connaît pratiquement tous les métiers pour les avoir pratiqués et il leur ajoute celui d'enseignant, dont il a gardé la passion pour le public des enfants et des jeunes et pilote l'ensemble des maisons Jeunesse du groupe Actes Sud. Alors qu'il s'apprête à fêter les vingt ans de la maison qui porte son nom, il nous parle sans faux-semblants du livre comme d'un objet économique doté « d'exceptions un peu folles ».

Propos recueillis par Anne Clerc, le 24 avril 2017

↓
Thierry Magnier dans son bureau.
Photo © Anne Clerc.



À quoi ressemble l'emploi du temps d'un éditeur ?

Aucune journée ne ressemble à une autre et c'est ce que j'aime dans ce métier. Je cours de droite à gauche. Je regarde les chiffres des ventes régulièrement et attentivement. D'autant que je gère quatre maisons d'édition¹. Ce que j'aime particulièrement ce sont les rencontres imprévisibles et je n'aurais pas fait ce métier si mon agenda devait se répéter.

Comment êtes-vous devenu éditeur ?

J'ai exercé de nombreux métiers avant de devenir éditeur, d'abord en lien avec ma formation initiale en lycée agricole, puisque j'ai eu de nombreuses expériences dans le domaine de l'horticulture - j'ai même été fleuriste ! Puis, j'ai repris des études de Sciences de l'éducation pour enseigner en lycée agricole, dans un milieu où le livre, la lecture, l'écriture, ne sont pas des choses évidentes. Ce métier d'enseignant a été fondateur : l'enseignement m'a permis d'avoir un rapport quotidien avec les adolescents, autour d'un travail sur le texte, sur la langue française, et de mieux comprendre ce qu'ils aiment ou n'aiment pas, et pourquoi, ce qui peut marcher ou non avec ce type de public...

Je pense que la parole, la lecture, l'écriture, sont des éléments fondamentaux pour se construire quand on est adolescent, et même plus jeune. C'est pour toutes ces raisons que l'enseignement m'a passionné, pendant plusieurs années. Et puis, j'ai fini par me lasser, parce que je ne suis pas fait pour rentrer dans un système. Les choses étaient trop rigides, n'évoluaient pas assez rapidement à mon goût. Par exemple, je trouvais qu'on ne mettait pas assez en œuvre la transdisciplinarité, qui a toujours été mon cheval de bataille. Donc, même si la transmission me tenait toujours à cœur, j'ai quitté l'enseignement, et je suis devenu libraire. J'ai ouvert une première librairie, puis une deuxième, et j'ai travaillé sur mes trois sujets favoris : la littérature Jeunesse, le roman contemporain et le livre d'art. Et puis... je me suis lassé et j'ai travaillé ensuite pour des groupements de libraires avant d'intégrer Gallimard. Je m'occupais de la communication en direction des écoles et, en parallèle, j'étais rédacteur en chef d'une revue, *Lire et savoir*. Lorsque les effectifs ont dû être réduits chez Gallimard, j'avais le senti-

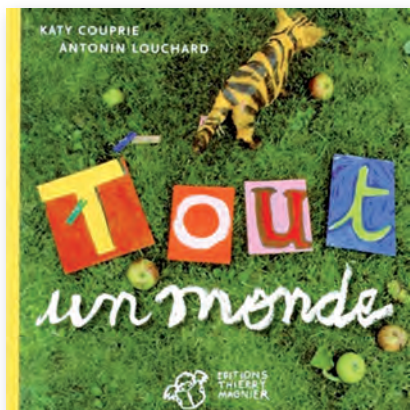
ment d'avoir « fait le tour », alors j'ai saisi l'occasion et je suis parti avec une prime de licenciement qui m'a permis de créer ma maison d'édition. C'était en 1998.

Dans votre parcours, on vous sent animé à la fois par le souci de la transmission, mais aussi par la curiosité, la nécessité de toujours apprendre...

Oui, effectivement. La transmission est extrêmement importante, mais à condition qu'il y ait un échange, que l'on me transmette à moi aussi ! Je suis toujours très curieux du métier des autres, j'aimerais bien qu'il y ait des semaines où l'on puisse échanger nos métiers, avec un avocat, avec un médecin urgentiste... C'est cette curiosité que j'ai envie de transmettre à mes élèves, à mes étudiants : à partir du moment où on y croit, où on a l'énergie, la passion, rien de plus facile que de transmettre quelque chose à un gamin ! Et cette « flamme » s'entretient lorsque l'on apprend soi-même quelque chose. Si vous faites un livre qui ne suscite aucun enthousiasme chez les adultes, vous pouvez être certain que ça va ennuyer les enfants : on ne peut transmettre que ce que l'on aime. J'insiste toujours sur ce point lorsque je fais des formations dans les bibliothèques.

Lorsque vous avez créé votre maison d'édition, pourquoi avez-vous fait le choix de la littérature de Jeunesse ?

D'abord, pour faire écho au contact que j'avais eu avec les enfants, les jeunes, lorsque j'étais dans l'enseignement ; ensuite, parce que lorsque je suis arrivé en librairie, beaucoup de libraires connaissaient mal ce secteur, alors que moi j'aimais ça (j'écrivais déjà un peu pour les enfants) : je m'étais donc déjà spécialisé dans ce domaine. Cette expérience en librairie m'a énormément apporté pour la suite, c'est une formation parfaite pour le métier d'éditeur : cela permet de bien connaître le public bien sûr, mais surtout, cela permet de rester humble par rapport à ce que l'on fait, d'avoir conscience que chaque livre que l'on édite est noyé dans le flot, parmi la multitude, et que le libraire n'a pas le temps de tout lire... Enfin, cela matérialise le fait que l'on vend les livres, que l'aspect économique est important. J'ai gardé un lien très fort avec le secteur de la librairie, j'ai de



Katy Couprie, Antonin Louchard : *Tout un monde*, 1999.

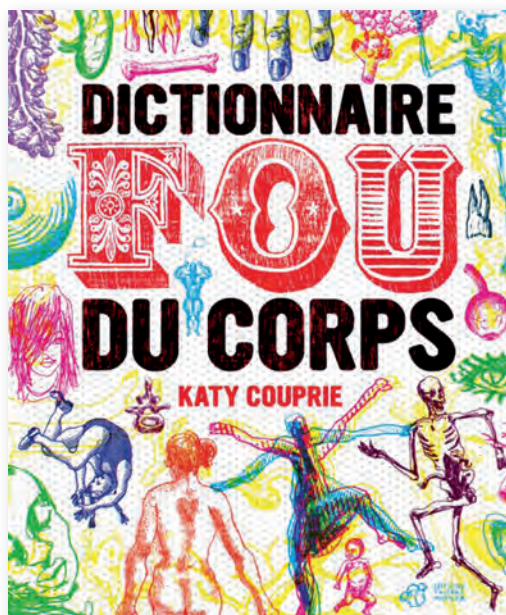


Katy Couprie : *Dictionnaire fou du corps*, 2012.



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

logo dessiné par Georg Hallensleben



nombreux amis libraires, je suis parrain de sept librairies aujourd'hui, je viens de prendre des parts dans une librairie qui va ouvrir à La Rochelle... Ça a été une chance de bien connaître ce réseau lorsque j'ai lancé la maison d'édition, grâce à mon expérience au sein des groupements de libraires.

Un éditeur est aussi un chef d'entreprise : comment vous positionnez-vous par rapport à ça ? Y a-t-il des compromis à trouver entre les « livres-passion » et la réalité économique ?

J'ai toujours combattu la tendance à ne jamais parler d'argent, très présente dans le secteur. Je répète à toutes les personnes qui travaillent avec moi qu'un livre doit être partagé, et quand je dis « partagé » je veux dire « vendu », mais dans le bon sens du terme : plus on vend un livre, plus on a de l'argent pour l'auteur, mais aussi pour que la maison puisse continuer à travailler. Le livre, c'est une entreprise comme une autre, mais avec des exceptions un peu folles, comme le fait que l'on peut avoir des chiffres d'affaires négatifs sur certaines journées à cause des retours. Aucun autre métier ne fonctionne comme ça, et cela engendre des difficultés en termes de trésorerie. Dans notre secteur, un seul livre peut faire la différence !

Pour moi, les trois points qui font que l'on est éditeur et non pas « vendeur de livres », sont la prise de risque, la constitution d'un catalogue et une bonne distribution.

D'abord, un éditeur doit savoir prendre des risques, c'est essentiel. Ces risques peuvent être financiers, mais parfois aussi politiques ou idéologiques...

Le métier d'éditeur est-il nécessairement politique ?

Oui, c'est la vision que j'en ai. En tout cas, j'estime qu'il y a toujours eu quelque chose de militant dans le choix des livres que j'ai édités. Pour moi, c'est un métier éminemment politique, au bon sens du terme.

Quand on prend ces risques, ce n'est pas par provocation ou pour blesser qui que ce soit, mais c'est parce que l'on estime que cet auteur est important et qu'il doit exister. Ce « risque » se transmet au libraire, lorsqu'il décide de mettre en avant un auteur ou un éditeur peu connu en vitrine, ou de faire une table poésie... Je m'inscris vraiment dans ce réseau de l'édition de création, c'est important pour un éditeur qui se lance d'être relayé par les libraires, les bibliothécaires qui partagent

la même vision que lui : c'est une jolie chaîne. En revanche, il c'est bien d'avoir en tête qu'il faut équilibrer, qu'il faut garantir une certaine solidité pour pouvoir se permettre de lancer une collection ou un titre difficile, par exemple pour redonner une place à la poésie ou au théâtre au cœur de son catalogue. Il faut pouvoir combiner les « coups marketing » et la fidélité, qui permet de constituer un catalogue, de créer un fonds, de suivre les auteurs dans la durée (y compris avec leurs faiblesses). Cela coûte très cher, donc je décide quand même d'arrêter certains titres, parce qu'ils ne sont plus rentables, ou plus dans l'air du temps. Pour d'autres, en revanche, je suis fier d'avoir réussi à les installer, à ce qu'ils soient encore dans le catalogue : c'est le cas de *Tout un monde* par exemple, publié il y a presque vingt ans, mais aussi du *Dictionnaire fou du corps*, dont j'espère qu'il va perdurer, malgré la polémique qu'il a suscitée.

Cette difficulté se retrouve aussi chez les libraires, qui ont souvent du mal à conserver un fonds, pour des raisons financières. Là encore, on voit bien que c'est toute une chaîne qui fonctionne de la même manière, avec les mêmes enjeux et les mêmes difficultés.

Enfin, il est indispensable d'être bien diffusé, distribué, même pour les petits éditeurs.

Quelle est la place de la communication dans cette chaîne ?

La communication et les médias ont une place essentielle ! C'est pour cette raison que j'ai tenu à conserver pour chacune des quatre maisons du groupe à la fois une attachée de presse et une responsable commerciale (relations avec les libraires et bibliothécaires) ; contrairement à d'autres fonctions, ici je n'ai pas mutualisé, pour conserver l'identité de chaque maison. C'est indispensable.

En ce qui concerne la visibilité dans les médias, je ne peux pas me plaindre, j'ai une très belle presse ; même si cela ne fait pas forcément « vendre ».

Je ne vous ai pas posé la question du numérique : pensez-vous que le livre « résiste » ?

Oui, le livre résiste, et restera. Toutes les grandes cultures ont pour fondation un livre : la Bible, la Torah, le Coran... Mais il est important de ne pas

non plus trop sacraliser les livres, surtout lorsque ce sont les siens : il faut que chacun puisse se les approprier. Et, dans le réseau de lecture publique, dans les crèches, il faut savoir se débarrasser d'un livre quand il est trop abîmé, de la même manière que l'on se sépare de jouets cassés.

Conseillerez-vous à d'autres de se lancer dans le métier d'éditeur ?

Oui, absolument ! Même si les éditeurs sont « trop nombreux », je pense qu'il y a encore de la place pour de bons éditeurs, pour des passionnés. C'est la même chose pour les livres : il y a trop de livres, sans doute, mais pas assez de bons. Je crois que le métier fait encore rêver, la fascination pour l'écrit existe toujours – pour être publié bien sûr, mais aussi, parfois, pour le simple plaisir d'écrire.

Vous êtes désormais président de la commission Jeunesse du Syndicat national de l'édition (SNE).

Quels sont les enjeux que cela soulève ?

J'estime qu'il y a des questions à régler dans le secteur de la littérature Jeunesse, et notamment la question du statut des auteurs, de leur précarité. Aujourd'hui, un certain nombre d'auteurs sont en souffrance, car ils souhaitent vivre de leur plume et que cela est extrêmement compliqué : pour y parvenir, ils doivent faire des interventions en milieu scolaire, dans des salons, en bibliothèque, ce qui peut nuire à leur activité de création. Ils doivent également augmenter leur production, et, comme ils ne peuvent pas publier plusieurs ouvrages par année chez le même éditeur, cela entraîne une forme de dilution. C'est une des questions qui devra être abordée au cours des Assises de la littérature Jeunesse². Cela revient à poser la question de savoir si écrire est un métier, ou bien un art.

Il est également important de continuer à mettre en valeur la production française, qui est de très bonne qualité. C'est dans cette optique que nous avons créé le prix Vendredi, parce qu'il me paraissait impensable qu'il n'y ait pas en France un grand prix dédié à la littérature Jeunesse, comme il en existe en Allemagne ou en Italie.

En France, pour l'instant, il n'y a que le Goncourt des lycéens, mais qui concerne la littérature générale uniquement, alors que l'on a de très bons

auteurs en littérature Jeunesse qu'il me paraissait nécessaire de valoriser, notamment à l'étranger, pour aller au-delà de ceux que l'on connaît déjà et qui sont toujours en tête des ventes : *Vendredi ou la vie sauvage* de Michel Tournier, la série des *Kamo* de Daniel Pennac ou *Le Petit Prince*...

Pour revenir à la question de la chaîne du livre sur laquelle vous portez un regard éclairé et large, y a-t-il des maillons que l'on ne reconnaît pas assez ?

Ce qui est intéressant dans cette chaîne, c'est qu'il y a une douzaine de métiers, tous très spécifiques, très particuliers, qui demandent une certaine connaissance technique (c'est d'ailleurs cette évolution technique qui donne du souffle à l'édition, qui permet de faire de nouvelles choses), et qui doivent tous être bien faits, sinon le livre est mort : si l'auteur écrit mal, le livre n'est pas bon, si le correcteur corrige mal, le livre n'est pas bon, et cela continue avec l'imprimeur, l'éditeur, l'attachée de presse... Ce que je trouve dommage, c'est que toute cette chaîne ne soit pas bien connue non seulement du grand public, mais aussi en interne, alors que c'est ce qui fait la richesse de ce métier, à la fois très artisanal et très industriel. Je serais ravi que les gens des différents secteurs se connaissent et se comprennent mieux, qu'ils sachent ce que chacun fait... Les Assises pourraient également avoir cette utilité.

Dans tous ces métiers, ce qui est le plus important, c'est la passion, et ce à tous les niveaux. On ne cite pas assez les représentants, et leur rôle crucial. Ils sont bien plus efficaces qu'un passage dans une émission de télévision pour faire connaître les livres, ce sont véritablement nos ambassadeurs. Mais pour que cela fonctionne, il faut être enthousiaste au moment où on leur présente les titres ; il faut y croire, sinon ils ne sont pas dupes.

Que regrettez-vous que l'on méconnaisse de votre métier ?

Je voudrais surtout souligner que la réalité est très différente de ce que l'on voit dans les séries, dans les films, où un éditeur est forcément à Paris, dans le 6^e arrondissement, dans un superbe appartement, avec une nurse qui s'occupe des enfants...

En réalité, le quotidien est fait de questions omniprésentes liées au financement, à la nécessité d'avoir de nouvelles idées : ce n'est pas confortable d'être éditeur, de prendre des risques financiers pour la création.

Ce qui est également difficile, c'est de devoir dire non à des auteurs, et on dit beaucoup plus souvent non que oui...

Enfin, la gestion humaine, inhérente à la fonction de chef d'entreprise, est également compliquée.

Quand vous regardez votre métier tel qu'il se pratique à l'étranger, que vous dites-vous ?

Je pense que l'on est vraiment des enfants gâtés en la matière en France ! Le livre est très bien soutenu, la politique de lecture publique est extrêmement solide : personne ne peut dire qu'il ne peut pas lire par manque de moyens en France, tout le monde peut accéder à la lecture, que ce soit grâce aux bibliobus, dans les écoles, dans les bibliothèques... Grâce à la loi Lang on a aussi le plus grand réseau de librairies indépendantes au monde, alors qu'il y a des pays où il n'y en a plus aucune ! Dans l'ensemble de ce réseau, il y a des professionnels formidables : les bibliothécaires, les libraires, mais aussi les enseignants et les documentalistes dans les collèges, les Salons du livre dédiés à la Jeunesse... C'est une grande chance pour les éditeurs français car dans nombre de pays cela manque. ●

1. Éditions Thierry Magnier, éditions du Rouergue Jeunesse, éditions Actes Sud Junior, éditions Hélicium.

2. À la BnF, le 2 octobre 2017, se tiendront les 1^{ères} Assises de la littérature Jeunesse, organisées par le SNE en partenariat avec la BnF/CNLJ. Voir page 199.